

# **Convictions et tolérance en 1530 : un débat luthéro-anabaptiste strasbourgeois**

**Par Neal Blough, directeur du Centre Mennonite de Paris,  
professeur d'histoire de l'Eglise à la Faculté libre de théologie évangélique,  
Vaux-sur-Seine**

Conférence donnée le 4 novembre 2012 à l'église Saint-Thomas, Strasbourg

## **Introduction**

La journée d'aujourd'hui est pour moi un rappel d'événements passés, c'est-à-dire du dialogue luthéro-mennonite français (1981-1984). Nous constatons à quel point la vision et le courage d'hommes comme Pierre Widmer et d'André Nussbaumer ont porté du fruit. En plus, ils étaient capables de faire confiance à de plus jeunes et à de très jeunes comme Michel Widmer, Claude Baecher, Larry Miller et moi-même.

Le sujet de cet après-midi s'est imposé à moi dès l'invitation. Nous retournons au 16<sup>e</sup> siècle, à Strasbourg, au début des années 1530. Après avoir célébré un dialogue « réussi » ce matin, nous allons évoquer cet après-midi, un dialogue raté, une discussion qui ne pouvait pas aboutir à ce moment précis. Nous le ferons en évoquant Martin Bucer et Martin Luther, mais surtout le théologien et pasteur « anabaptiste » peu connu, Pilgram Marbeck.

## **1. Arrière-plan du débat**

D'origine tyrolienne, employé du prince Ferdinand, (frère de Charles Quint), Pilgram Marbeck se voit obligé de quitter son travail d'ingénieur-fonctionnaire à Rattenberg au début de l'année 1528 parce qu'il refuse de dénoncer les anabaptistes qui se trouvent parmi ses employés. Après un court séjour en Moravie avec sa femme Anna, pendant lequel il est probablement baptisé et consacré comme Ancien dans les cercles anabaptistes, Marbeck devient citoyen strasbourgeois le 19 septembre 1528.

C'est évidemment une période bien mouvementée. Après la révolte paysanne de 1525, 3 000 personnes, dont beaucoup de veuves et d'orphelins, sont arrivées en

ville. En 1528, au moins une centaine d'anabaptistes « étrangers », dont Marpeck, s'y sont installés. Avec d'autres, Marpeck récolte des fonds à distribuer aux réfugiés démunis. Tout en étant employé municipal (il fait venir du bois de la Forêt Noire jusqu'à Strasbourg), Marpeck devient rapidement l'un des responsables des communautés anabaptistes strasbourgeoises. Ce n'était pas rien, car en 1530, on pense qu'il y avait environ 2 000 anabaptistes à Strasbourg, ce qui représente 10 % de la population de la ville.

Par nécessité, Marpeck se trouve en dialogue, sinon en confrontation, avec les réformateurs strasbourgeois. Ses conversations avec Martin Bucer s'achèvent lorsque le conseil municipal lui demande de quitter Strasbourg en janvier 1532.

Au début des années 1530, Strasbourg était l'un des rares lieux où demeurait encore un peu d'espace pour des dissidents comme Marpeck ou Caspar Schwenckfeld. Néanmoins, cet espace diminuait sans cesse et devait disparaître officiellement en 1534-35 à cause des événements à Münster en Westphalie.

En ce qui concerne sa propre réforme, Strasbourg a pris une décision importante en février 1529 avec l'abolition de la messe catholique. Plusieurs mois après, à la diète de Spire, l'empereur tente d'annuler les accords passés en 1526 et par lesquels Luther et ses partisans pouvaient exister et fonctionner avec leurs propres Eglises. Le 19 avril 1529, six princes et quatorze villes allemandes ont élevé une protestation et sont ainsi devenus « protestants ». Quelques jours plus tard, l'empereur restreint encore la possibilité pour les dissidents anabaptistes d'exister en instituant la peine de mort pour ceux qui pratiquaient un « rebaptême ». Bien que Strasbourg soit une ville impériale, elle n'applique pas cette loi, ce qui pouvait constituer une raison d'espérer pour Marpeck et bien d'autres.

L'année suivante, Strasbourg participe à la diète d'Augsbourg et, avec trois autres villes, présente sa propre confession de foi à côté de la Confession d'Augsbourg, lue le 25 juin 1530. Charles Quint n'étant pas convaincu par ces confessions de foi, il demande aux « luthériens » de renoncer à leurs convictions. Lorsqu'ils s'y refusent, l'empereur leur donne jusqu'en avril 1531 pour abjurer, sinon ce sera la guerre.

Les protestants, s'attendant à une action vigoureuse de la part de l'empereur, se réunissent dans la petite ville de Smalkalde, du 22 au 31 décembre, et forment

l'alliance défensive connue sous le nom de Ligue de Smalkalde. Elle choisit la Confession d'Augsbourg comme base doctrinale.

Deux mois plus tard, en février 1531, Strasbourg et plusieurs autres villes allemandes méridionales entrent dans la Ligue. Entre le 26 et le 28 juin 1531, une commission de juristes et de théologiens se réunit pour débattre de la question de la résistance politique et militaire à l'empereur. Déjà en avril de la même année, Luther avait écrit son *Avertissement à ses chers allemands* dans lequel il acceptait, non sans réticences, la possibilité d'une politique de résistance armée à l'empereur.

Le fait que Strasbourg ait rejoint la Ligue de Smalkalde ne pouvait être une bonne nouvelle pour Marpeck et les anabaptistes. En se rapprochant de Luther, Bucer devait en principe être amené à adopter une attitude anti-anabaptiste plus sévère, compte tenu des cinq condamnations de l'anabaptisme dans la Confession d'Augsbourg, base doctrinale officielle de la Ligue. (Ce sont justement ces condamnations qui ont bien occupé les participants au dialogue célébré aujourd'hui). La mort de Zwingli sur un champ de bataille, durant la guerre avec les cantons suisses catholiques en octobre 1531, ne pouvait que contribuer à rapprocher Strasbourg des princes luthériens et de la Ligue de Smalkalde.

C'est dans ce contexte de tension politique que Marpeck et Bucer se rencontrent en présence du Conseil de Strasbourg le 9 décembre 1531. Peu de temps après, le 18 décembre 1531, le Conseil décide que l'anabaptiste Marpeck doit quitter Strasbourg et le libère de son emploi. Pour une dernière fois, en janvier 1532, Marpeck discute sa théologie avec le Conseil après avoir envoyé directement une confession de foi à Bucer pour justifier sa position.

L'ouvrage que nous allons commenter a été rédigé pendant cette même période, mais a été perdu et est resté plus ou moins inconnu jusqu'à très récemment. Il s'agit de l'*Aufdeckung der Babylonischen Hurn* (*La dénonciation de la prostituée babylonienne*), exhumé et ré-édité en 1958. Ce n'est qu'en 1987 que Walter Klaassen a suggéré que l'anabaptiste Pilgram Marpeck était l'auteur le plus vraisemblable de ce document. Sans entrer dans les détails, je prends comme point de départ cette hypothèse qui suggère aussi comme contexte immédiat de sa rédaction les événements en relation avec la formation de la Ligue protestante de Smalkalde que je viens d'évoquer. Cela laisse entendre que cet ouvrage, publié à Strasbourg, a été probablement rédigé peu avant ou juste après l'expulsion de Marpeck.

Le texte se réfère à l'éventualité prochaine de violences et d'effusion de sang liée à une résistance protestante à l'empereur. Cette violence ne s'est pas produite ; en effet, la date butoir fixée par Charles Quint, le 15 avril 1531, arrive et passe sans aucune attaque de sa part. Lorsque la diète se réunit à Nuremberg en été 1532, les princes luthériens sont devenus suffisamment forts pour imposer des concessions à l'empereur. A ce moment-là, pour un temps, la Réforme bénéficie d'un répit. L'incapacité de Charles Quint d'agir de façon décisive contre les protestants entre 1530 et 1532 permet aux Etats protestants de consolider les Eglises sur leurs territoires. C'est justement ce contexte qui permet de dater notre écrit. Nous y voyons Marbeck fonder une argumentation concernant l'impossibilité d'un recours à l'autorité politique pour protéger ou pour imposer des convictions religieuses.

Remarquons que Marbeck connaît et appréciait les écrits de Luther. Déjà dans un écrit contre les spiritualistes strasbourgeois (publié peu auparavant) qui contestaient le bien fondé des « moyens extérieurs » comme le baptême, la cène et la prédication, Marbeck utilise les écrits de Luther dirigés contre Müntzer, Carlstadt et Zwingli. Dans un raisonnement très « luthérien », Marbeck affirme que les actes extérieurs de l'Eglise correspondent à « l'humanité du Christ », au fait que Dieu s'est incarné en Christ et utilise le monde matériel pour se faire connaître.

Dans le cas de l'*Aufdeckung*, Marbeck se réfère directement à deux écrits de Luther : *Von weltlicher Oberkeit* (1523) (*De l'autorité temporelle*) et une lettre de 1525 écrite contre les paysans révoltés<sup>1</sup>. Dans cette lettre, Luther cite Proverbes 24,21 : « Mon fils, crains le SEIGNEUR et le roi. Ne te mêle pas aux séditieux ! » Selon Luther, les paysans n'avaient nullement le droit de se révolter contre l'autorité établie qu'était Charles Quint. A plusieurs reprises dans le texte que nous commentons, j'ai l'impression que Marbeck renvoie Luther à ses propres écrits, comme quelqu'un qui est profondément déçu d'une personne auparavant respectée.

---

<sup>1</sup> *Ein sendbrief von dem harten Büchlein wider die Bauern*, WA XVIII, 375-401

## 2. Contenu de l'*Aufdeckung*<sup>2</sup>

L'argument de base de l'*Aufdeckung* est simple et s'appuie sur une analyse théologique et historique du processus de la Réforme jusqu'en 1531. (Pour ceux qui ne connaissent pas les textes du 16<sup>e</sup> siècle, nous verrons qu'ils ne manquent ni de polémique, ni d'accusation). Selon cette lecture « anabaptiste » des événements, Luther a débuté le travail indispensable de Réforme en démasquant la prostituée babylonienne, c'est-à-dire l'Eglise catholique, et en faisant plusieurs apports théologiques importants. Cependant, par son alliance avec le pouvoir politique des princes et des villes et en demeurant ainsi dans le cadre de la « synthèse constantinienne » par laquelle l'Eglise cherche à obtenir et utilise la protection de l'autorité temporelle, le mouvement « évangélique » est devenu une nouvelle manifestation de la prostituée babylonienne. Ce n'est qu'en suivant le Christ sans recourir au pouvoir politique que la cause de l'Evangile peut avancer sans compromission, parce que le fait de contraindre les gens à croire ou imposer la foi par des moyens politiques est une trahison qui contredit le message même de l'Evangile.

Le vocabulaire du texte montre que Marbeck partageait l'idée très répandue au XVI<sup>e</sup> siècle que la Réforme était le signe que l'Histoire était entrée dans sa phase finale, ces « temps derniers et périlleux » au cours desquels le jugement de Dieu deviendrait manifeste.

Que Dieu donne grâce pour la véritable connaissance à tous ceux qui cherchent la vérité de tout cœur dans ces derniers temps dangereux qui arrivent maintenant selon la parole du Seigneur (Mt 24)... Viens Seigneur, raccourcis le temps à cause de tes élus.

Dans ces « temps derniers », la prostituée babylonienne a été démasquée, mais se fait à nouveau connaître sous une autre forme et tente de séduire les vrais chrétiens, surtout à travers les nouvelles idées de la liberté chrétienne, ce qui ne peut guère être compris que comme une référence à la théologie de Luther. En d'autres termes, la prostituée babylonienne n'est plus seulement Rome. Il est clair pour Marbeck que la Réforme avait déjà mis à nu la captivité babylonienne de l'Eglise. Ce qu'il faut dénoncer, c'est le nouveau déguisement de la prostituée.

---

<sup>2</sup> Pour les citations des textes et plus de détails historiques, voir notre chapitre « Eschatologie, christologie et éthique : la fin justifie les moyens », dans Neal Blough (sous dir.), *Eschatologie et vie quotidienne*, Editions Excelsis, collection Perspectives anabaptistes, Cléon d'Andran, 2001, p. 15-37.

En se référant à Ézéchiel 23 et à l'histoire des deux sœurs prostituées, Ohola et Oholiba, l'*Aufdeckung* met clairement l'Eglise catholique et la Réforme dans le même sac. Ce qu'Ezechiel 23 appelle la prostitution est le fait qu'Israël et Juda se soient tournés vers le pouvoir politique assyrien et babylonien plutôt que de se confier en Dieu. Le résultat fut clair : la défaite politique et l'exil. Comme Israël (Ohola = Rome) a été emmené captif en Assyrie, Juda (Oholiba = la Réforme) ira à Babylone.

Tu as suivi le chemin de ta sœur, de sorte que je mettrai sa coupe dans ta main... tu boiras la coupe de ta sœur, une coupe grande et profonde, et cela provoquera mépris et dérision parce que sa contenance est énorme. (Ez 23, 31-32, TOB).

L'actualisation de cette menace prophétique de jugement s'appuie sur les événements récents du soulèvement paysan (1524-1525). Selon Marpeck, par le moyen des leurs écrits et leurs enseignements, les réformateurs avaient commencé par mettre l'épée dans la main du peuple. Marpeck compare cela à la rébellion de Coré (Nombres 16 et Jude, v. 11) et à la mort. Après la révolte paysanne, c'est la Ligue de Smalcalde qui est visée. A présent, les mêmes évangéliques (Luther, Bucer) incitent les princes et les villes à prendre le chemin de Caïn (encore Jude 11), en se cachant derrière eux, ce qui ne manquera pas d'aboutir à un bain de sang pire encore que celui de la guerre des paysans. Il est intéressant de noter que l'on trouve la même critique avec le même vocabulaire dans les discussions entre Marpeck et Bucer en décembre 1531.

L'enseignement de Luther est ainsi désigné comme responsable de la Guerre des paysans<sup>3</sup> et, de la même manière, dans le contexte de la Ligue de Smalkalde son enseignement est vu comme incitant les princes, seigneurs et cités à se rebeller contre l'empereur, ce qui, selon Marpeck, conduirait à un bain de sang.

L'argumentation contre la coercition politique dans le domaine de la foi est fondamentalement christologique. Le Christ lui, était assujetti à toutes les autorités, il ne leur opposa aucune résistance, ni hier ni aujourd'hui. En d'autres mots, « il rendit à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », verset clé dans le raisonnement luthérien sur la doctrine des deux règnes.

<sup>3</sup> Le soulèvement paysan (1524-25) était encore frais dans la mémoire de tous, et les catholiques s'en servaient à des fins polémiques pour démontrer que la Réforme était source de sédition politique. Pour se distancer de cette critique, Luther et les autres réformateurs renvoyaient la responsabilité de ces événements aux anabaptistes.

Par une curieuse inversion des perspectives, Marpeck l'anabaptiste qui, aux yeux des réformateurs, représentait un rejet séditieux de l'autorité civile, justifie et défend l'autorité de l'empereur. Etant donné que Charles Quint est l'autorité donnée par Dieu, il doit continuer à exercer cette autorité dans les affaires temporelles. Comme Luther l'avait fait avant lui, Marpeck présuppose le droit des autorités politiques divinement instituées d'agir pleinement dans le domaine de leur juridiction. Pour l'anabaptiste, tout ce qui extérieur est sujet à l'autorité temporelle, mais aucun gouvernement civil ne peut imposer la vraie foi en Christ, qui est « intérieure ». Luther lui-même en 1523 distinguait ce qui appartient à Dieu de ce qui appartient à César et refusait aussi l'idée d'imposer la foi par des contraintes extérieures. L'argumentation de Marpeck s'éclaire : Luther, qui savait fort bien tracer la frontière entre l'autorité temporelle et spirituelle en 1523, a changé d'idée.

Contre les « soi-disant professeurs et prédicateurs évangéliques »<sup>4</sup>, il ne peut y avoir qu'un seul argument : l'exemple du Christ crucifié, patient et aimant. Quiconque enseigne autrement est un antichrist, qu'il soit catholique ou évangélique. On ne peut enseigner le Christ que sous la croix, dans la patience et dans l'amour. Ceux qui n'enseignent pas ce Christ-là, aussi « évangéliques » soient-ils, tombent eux-mêmes sous le coup du jugement de Christ. Et même si les « évangéliques » se sont récemment unis dans une foi commune (la Ligue de Smalkalde), ce jugement ne peut convenir à nul autre qu'à eux.

Tout en critiquant Luther et les réformateurs, Marpeck continue à exprimer sa reconnaissance pour ce qu'ils lui ont appris. Par leurs écrits, leurs enseignements et leurs prédications, il a été libéré de la captivité des lois humaines de la papauté. Les critiques de Luther contre le catholicisme étaient vraies et devraient être acceptées telles quelles. Mais cette liberté nouvelle est devenue bientôt « la liberté de la chair » avec laquelle Marpeck n'est pas à l'aise. Ce qui manque à la prédication et à l'enseignement des évangéliques, c'est le secret de la croix du Christ et du chemin étroit. Pire encore, ceux qui enseignent le secret de la croix du Christ sont maintenant persécutés par les évangéliques qui se protègent en « s'asseyant derrière les princes, les seigneurs et les cités ».

Selon notre texte, l'autorité civile est instituée par Dieu pour assurer la paix dans le domaine temporel, c'est-à-dire pour protéger l'innocent et châtier ceux

---

<sup>4</sup> Ici, comme partout au XVI<sup>e</sup> siècle, le terme « évangélique » s'applique aux réformateurs et à leur théologie.

qui commettent le mal. En ce qui concerne la foi, l'autorité civile n'a aucun droit de régir les consciences et le seul moyen digne de convertir quelqu'un, c'est le pouvoir de la persuasion. Quand, comme par exemple dans le cas des tensions entre réformateurs et l'empereur, les choses ne se passent pas de manière souhaitable, le seul moyen légitime de résister est de souffrir l'injustice (à l'exemple du Christ devant Pilate).

Introduire l'autorité temporelle dans le royaume du Christ est tout simplement l'œuvre de Satan. Les réformateurs utilisaient diverses justifications : il faut protéger les chrétiens lorsqu'ils sont menacés ; si personne n'aide les gouvernants à protéger l'innocent du mal, la sécurité n'existe pas. Marpeck semble prêt à admettre tout cela, mais seulement dans la mesure où ces arguments s'appliquent au domaine temporel et n'ont rien à voir avec le royaume du Christ, rien à voir avec le fait d'imposer une théologie particulière par des moyens politiques.

Si tout le monde était chrétien, un gouvernement civil deviendrait inutile, mais étant donné que tout le monde n'est pas croyant, Dieu a institué un gouvernement pour garder la paix dans les domaines extérieurs ou temporels. Pour Marpeck, le gouvernement civil tire son origine de la bonté et de la miséricorde de Dieu, et permet de préserver la paix et de protéger la propriété. Dieu a offert à tous la paix, mais tous ne l'ont pas acceptée. C'est ainsi que l'autorité civile existe pour garder la paix externe parmi ceux qui n'ont pas accepté la vraie paix de Dieu, paix qui n'a rien à voir avec la propriété et les biens temporels. En ce qui concerne le domaine temporel, les chrétiens restent soumis à l'autorité civile, même au prix de leur vie.

Les enseignements et l'exemple du Christ deviennent la clé pour comprendre la différence entre ce qui appartient à Dieu et ce qui appartient à César. Dans un contexte où les princes et les villes protestants cherchaient à justifier une rébellion politique pour avancer la cause de la Réforme, la manière dont Marpeck comprend l'autorité civile « désarmait » le chrétien quand il s'agissait d'utiliser des moyens politiques, soit pour protéger soit pour imposer une compréhension donnée de la foi. Parmi les siens, Christ gouverne par le moyen de son Esprit, même quand il s'agit de questions extérieures ou corporelles, car le Fils de l'homme n'est pas venu pour nuire mais pour sauver.

Si la contrainte ou la force corporelle se mêle à l'Eglise, la mort du Christ n'aura servi à rien. Ecouteons quelques extraits de l'argumentation de Marpeck.

Ne désirez rien de mal à l'égard de vos ennemis, faites-leur et souhaitez-leur plutôt du bien, et cela de tout cœur. Vous n'avez qu'un seul juge qui est au ciel.

Il est quand même permis d'offrir une petite résistance, c'est-à-dire mettre son dos sous *la croix du Christ* et la porter vraiment, avec *douceur, amour et patience* (Mt 11) comme *l'agneau de Dieu*.

La victoire terrestre n'est pas une véritable victoire. Il arrive toujours quelqu'un de plus fort qui va vaincre et régner.

Les vrais chrétiens n'utilisent pas la force ou le magistrat pour dominer et régner sur les gens, qu'ils soient méchants ou justes.

Cherchons plutôt à rester chrétiens, à patienter, et nous maintenir dans la victoire de l'agneau, pour la louange de notre Père et du Christ, à qui seul appartient toute seigneurie, force et majesté, toute louange et gloire, maintenant et à jamais, Amen.

Comme je l'ai suggéré, nous assistons ici à un retournement de logique intéressant. A commencer par Zwingli, les réformateurs accusaient les anabaptistes d'avoir une conception séditieuse et diabolique de l'autorité civile, conception qui conduirait à l'anarchie. Marpeck connaissait bien cette critique et la renvoie contre la Réforme. Qui avait dit en 1523 qu'aucun gouvernement ne pouvait imposer la foi ou juger les consciences ? Qui avait écrit en 1525 que les paysans ne devraient pas prendre l'épée pour résister aux autorités temporelles ? Qui, maintenant, dans les circonstances de 1532, veut résister à l'empereur ? Qui justifie désormais le refus d'obéir à l'autorité divinement instituée, qui justifie désormais l'utilisation de la force armée pour protéger la foi, si ce n'est Luther et ceux qui le suivent ?

Marpeck développe un raisonnement politique plus fin que la séparation radicale entre l'Eglise et le monde préconisée par l'entente de Schleitheim, texte anabaptiste important, datant de 1527. Le pouvoir politique et l'autorité appartiennent à César, et dans ce domaine, l'autorité civile peut user de moyens

de pression et de coercition. Mais dans le domaine du Christ, c'est-à-dire l'Eglise, les seuls moyens que l'on peut mettre en œuvre sont spirituels : c'est-à-dire la parole, l'exemple, la persuasion et l'argumentation. Le seul juge, la seule épée dont les chrétiens usent parmi eux est la parole du Christ qui enseigne clairement que les chrétiens sont serviteurs et non seigneurs.

Dans cette perspective, le pire des traitements que puisse recevoir un « hérétique » serait l'excommunication. On ne peut faire subir ni punition corporelle, ni emprisonnement ni peine de mort quand des chrétiens sont en désaccord sur des questions théologiques ou quand des mesures disciplinaires doivent être prises. Faisant écho au Luther de 1523, Marbeck affirme que parmi les chrétiens, il n'y a nul besoin d'une autorité civile : « la fraternité chrétienne consiste en patience et amour et n'a aucun besoin ni de seigneurs ni de sujets ».

En approchant de son terme, l'*Aufdeckung* propose sa propre lecture de l'histoire de l'Eglise. Selon cette perspective historique particulière, l'Eglise ancienne, c'est-à-dire de l'époque apostolique à Constantin, n'utilisa ni force politique ni épée. Si quelqu'un méritait une sanction disciplinaire, et se refusait à écouter l'admonestation de la communauté, cette personne était considérée comme un païen ou un incroyant, mais n'était pas punie par l'autorité civile.

Dans l'Eglise ancienne, au temps des apôtres, jusqu'à l'empereur Constantin, il n'y avait pas de force corporelle ni de glaive parmi les chrétiens... Il n'y avait que le glaive de la parole, celui qui ne voulait pas l'écouter était tenu pour un païen.

Cependant, au quatrième siècle, un changement important s'est produit.

Mais le pape, serviteur de l'Eglise, s'est alors marié avec le Léviathan, c'est-à-dire avec le pouvoir temporel, sous l'apparence du Christ. C'est alors que l'Antichrist a été fait et est né.

Ce « secret d'iniquité » selon Marbeck n'avait été révélé que récemment, en même temps que le nouvel antichrist (les prédicateurs évangéliques et leur union avec les princes contre l'empereur).

Cette lecture historique se termine par une interprétation de la parabole de l'ivraie (Matthieu 13.24-43). Voici ce qu'il en dit :

Nos contradicteurs doivent bien le remarquer : *dans ce temps* le Seigneur Christ est un Sauveur et non pas quelqu'un qui détruit. Tous les hommes peuvent être sauvés jusqu'au dernier jugement, sinon il n'y a pas de possibilité de repentance. Jésus commande à ses serviteurs en tant qu'hommes de juger les affaires extérieures du moment et non pas les affaires futures et intérieures. Autrement la grâce de Dieu serait raccourcie et l'ivraie déjà ramassée. Sinon, pourquoi le Christ aurait-il raconté cette parabole ? Aussi longtemps que l'homme est dans cette vie temporelle, aussi mauvais soit-il, il peut être converti à l'amélioration par la grâce du Christ et par le témoignage de patience et d'amour des siens. Car il y a douze heures dans la journée, comme le Christ lui-même le dit (Jn 11). S'il ramassait déjà, la journée serait trop courte. Ainsi, le Christ doux et humble a commandé aux siens d'apprendre de lui (Jn 13, Mt 11) et de donner à l'homme tout son temps.

Pour Marbeck, avoir la foi, c'est se confier entièrement en Dieu et non en d'autres pouvoirs, y compris l'autorité civile. La justification s'obtient par la foi et s'accompagne de la confiance, de la patience et du refus d'imposer son point de vue. Ou bien on met sa confiance dans la parole de Dieu et on laisse cette parole justifier et défendre la foi, ou bien il n'y a pas de foi. « En Christ, par la foi, la parole est l'épée utilisée par les chrétiens pour juger ». Utiliser la coercition politique c'est, pour Marbeck, ne pas avoir de foi dans le pouvoir de Dieu pour justifier et défendre sa cause et son peuple.

### Remarques de conclusion

Dans l'histoire de la Réforme, 1530 peut être considérée comme une année critique. Selon Marc Venard<sup>5</sup>, à partir de 1530, il est clair que l'espoir d'une réforme globale de l'Eglise occidentale paraît de moins en moins réalisable. Le temps de la « confessionalisation » est venu, et dans les décennies qui suivront, on ne pourra plus éviter d'avoir à choisir entre les différentes réalités confessionnelles (catholique, luthérienne, réformée) en voie de naissance et en lutte pour leur survie.

---

<sup>5</sup> Marc Venard, éd., *Histoire du Christianisme des origines à nos jours*, tome VIII, *Le temps des confessions (1530-1620/30)*, Paris, Desclée, 1992, p. 9

Suite aux réformes, la naissance des Eglises luthérienne, réformée et autres encore a entraîné un pluralisme nouveau, avec le défi de la coexistence et la réalité de la confrontation entre plusieurs expressions de la foi chrétienne. Les conflits et les guerres de religion qui ont accompagné ces phénomènes marquent la mentalité européenne aujourd'hui encore. C'est dans ce contexte que les débats difficiles concernant convictions et tolérance sont nés et se sont poursuivis jusqu'à nos jours.

Les choix faits pendant la période de la confessionalisation ont eu des conséquences majeures pour l'histoire de l'Europe occidentale au cours des siècles suivants. Certains territoires sont devenus luthériens, certaines villes réformées. Certaines principautés sont restées catholiques, d'autres ont changé de mains. Il n'y avait de place pour les anabaptistes dans aucun de ces lieux, sauf aux Pays-Bas à la fin du 16<sup>e</sup> siècle.

Le débat que je viens de décrire n'a pas vraiment eu lieu. Les circonstances ne l'ont pas permis. Même le manuscrit a disparu, reléguant à l'oubli son auteur et son contenu. Par contre, le dialogue célébré ce matin arrive à la conclusion que le Luther de 1523 et Marbeck avaient tous les deux raison. La conviction religieuse ne s'impose pas ni par la violence, ni par des moyens politiques.

....Les luthériens, aujourd'hui, regrettent sérieusement que Luther et Melanchthon n'aient pas continué à s'en tenir à l'idée des limites du gouvernement temporel que Luther avait si clairement expliquée en 1523. Même si nous ne serons jamais capables, au cours de cette vie terrestre, de réconcilier toutes les compréhensions conflictuelles de la foi chrétienne, il est clair que résoudre ce problème en faisant appel à l'intervention des autorités de l'état dans les questions de foi ou en l'acceptant doit être rejeté à tout jamais<sup>6</sup>.

Comment conclure ? J'ai beaucoup réfléchi à ce que je pouvais dire à la fin d'une telle conférence. La tentation qu'on ose difficilement avouer, c'est qu'en choisissant de commenter ce texte, je suggère subtilement : « vous voyez, nous avions quand même raison ».

---

<sup>6</sup>Guérir les mémoires : se réconcilier en Christ – Rapport de la Commission internationale d'études Luthéro-Mennonite, Fédération luthérienne mondiale, Conférence mennonite mondiale, Genève/Strasbourg, 2010, p. 99.

Mais le fait d'enseigner l'histoire du christianisme depuis une vingtaine d'années et d'avoir participé à des dialogues œcuméniques m'amène ailleurs. Les réformes du 16<sup>e</sup> ont produit de nouvelles Eglises, de nouvelles identités ecclésiales. Mais ces mêmes identités sont nées dans la rupture et le conflit. Elles comportent nécessairement un élément de blessure et de déception. Luther ne pouvait qu'être déçu. Déjà découragé par sa vie de moine et son expérience pastorale, excommunié, traité d'hérétique, pourchassé par le pouvoir impérial, objet de condamnation publique, Luther ne peut pas en sortir indemne. S'il construit une nouvelle identité à partir de l'Evangile, cette identité comporte un élément de blessure et de douleur qui sera exprimé dans la formulation même de la théologie. Si la Réforme était nécessaire, ce que je crois, elle produit un éclatement d'identités blessées. L'identité catholique est désormais antiprotestante, les identités protestantes anticatholiques, etc. Par nos confessions de foi, nos livres de théologie, nos catéchismes, nos chants, nous avons construit des identités nouvelles, certes belles, mais aussi les unes contre les autres. L'une des rares questions qui unissait catholiques, luthériens et réformés, c'était la condamnation unanime des anabaptistes, et comme nous venons de le voir avec Marpeck, les anabaptistes savaient rendre la monnaie.

Nos identités ecclésiales reflètent nos blessures. Même si je pense que sur cette question précise Marpeck (et donc Luther) avait raison, je connais trop bien l'histoire mennonite depuis cinq siècles, je sais à quel point les mennonites eux aussi ont pu contredire leur théologie et produire de beaux raisonnements théologiques pour justifier leurs contradictions. Les dialogues avec les catholiques et les luthériens ont tous les deux montré qu'il y a une blessure dans l'identité mennonite qui peut être un véritable piège pour nous.

... Les versions mennonites de l'histoire de leurs martyrs— dites dans le but de souligner l'identité du groupe— ont parfois réduit l'histoire complexe du 16<sup>e</sup> siècle à un simple rapport moral entre le bien et le mal, dans lequel les acteurs de l'histoire sont aisément identifiés soit comme semblables au Christ, soit comme violents<sup>7</sup>.

Quand on vit d'une identité blessée, si on est fort, on peut vouloir blesser les autres ; si on est faible, on peut se voir comme l'éternelle victime, sans assumer le mal qui est aussi en nous. Blessés, nous risquons de blesser les autres ou de nous complaire dans la pensée que nous avons toujours eu raison.

---

<sup>7</sup> *Guérir les mémoires : se réconcilier en Christ*, p. 110

Les dialogues nous permettent de regarder nos identités autrement, de voir la façon dont les autres nous perçoivent, de nous rendre compte que nos autojustifications ne sont parfois que cela : des autojustifications. L'Evangile que nous voulons annoncer, dont nous voulons vivre, est celui de la réconciliation. Qu'après 500 ans, luthériens, protestants, catholiques et mennonites manifestent le désir de se parler et de cheminer doucement vers de nouvelles relations, c'est en soi un signe d'Evangile. Les blessures, les ruptures du passé rendent ce cheminement complexe. Et quand, heureusement, les circonstances permettent ces nouvelles relations, nous découvrons que nous avons évolué les uns à côté des autres pendant des siècles sans vraiment nous parler.

Blessé, blessant, se complaisant dans ses blessures, cela fait penser à Celui qui rend la réconciliation possible. Ce n'est pas en blessant les autres, ni en jouant à la victime que nous serons guéris. Ce n'est pas dans nos plaies à nous que nous trouverons la guérison.

J'aimerais terminer en citant un texte du Nouveau Testament. J'ai choisi un texte à la fois « anabaptiste » insistant sur l'appel à suivre le Christ, et luthérien, rappelant l'origine et la gratuité de notre salut.

**1 P 2:21-24** Or, c'est à cela que vous avez été appelés, car le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses traces: Lui qui n'a pas commis de péché et dans la bouche duquel il ne s'est pas trouvé de tromperie ; lui qui, insulté, ne rendait pas l'insulte, dans sa souffrance, ne menaçait pas, mais s'en remettait au juste Juge ; lui qui, dans son propre corps, a porté nos péchés sur le bois, afin que, morts à nos péchés, nous vivions pour la justice ; lui dont les meurtrissures vous ont guéris.

« ...Lui dont les meurtrissures vous ont guéris ». Ni les meurtrissures que nous infligeons aux autres, ni celles que nous subissons ne peuvent guérir. La guérison vient d'ailleurs, elle est déjà donnée. Luthériens, mennonites protestants, évangéliques, catholiques, orthodoxes, nous sommes tous invités à accepter cette guérison et à suivre le chemin de Celui qui en est l'origine.